

SERGE STEPNIAK...

Le 23 décembre, Stepniak a été tué à Londres par un train, à 100 mètres de sa maison. Il était sorti à dix heures et demie du matin, voir des camarades à Shepherds Bush. Des ouvriers en bâtiment, qui le connaissaient bien, l'ont vu passer, plongé dans la lecture d'un livre.

Il avait à traverser, à niveau, le petit chemin de fer à une voie qui relie Hammersmith avec South Acton. Mauvais passage, où il faut traverser la voie très en biais; on croit pouvoir sauter par-dessus les rails, mais il faut faire sept grands pas avant d'être dégagé du train, qui vous prend par derrière, s'il vient du côté droit. La ligne faisant une courbe, le train n'est aperçu que lorsqu'il est tout près. Un ami russe et sa femme, ainsi que deux de leurs enfants, avaient déjà manqué d'être écrasés à ce passage.

Stepniak, homme de force physique extraordinaire, courageux au point de ne jamais avoir connu la peur, plaisantait ce petit train de trois wagons, - un train-bébé, comme il disait quelquefois.

Le mécanicien siffla dès qu'il aperçut quelqu'un qui allait traverser la voie. Stepniak ne recula pas; il se lança en avant: c'était sa nature. Il avait déjà le pied sur l'autre rail, lorsque le train fut sur lui. Il tourna probablement la tête vers le monstre, et la boîte à outils du mécanicien (la machine marchant à reculons) le frappa à la tête. Il fut renversé sur la voie, tué sur l'instant. Un ouvrier en bâtiment courut vers sa maison avertir la femme - la veuve - de Stepniak.

La crémation du corps a eu lieu samedi, au crématoire de Woking.

Des centaines d'amis étaient venus à sa maison, et suivirent la procession à pied jusqu'à la station de Ravenscourt Park. A la station Waterloo, où l'on prend le train pour Woking, des milliers de travailleurs, drapeaux rouges en tête, s'étaient réunis. Les compagnons hébreux de Whitechapel, les unions ouvrières d'un peu partout étaient là. On aurait été bien plus nombreux encore si l'enterrement avait pu avoir lieu deux ou trois heures après la sortie des ateliers. Sous une pluie battante, en face de la station, des amis russes, anglais, italiens, allemands, arméniens ont parlé, la voix coupée par des sanglots.

La manifestation était imposante. Ensuite, environ deux cents amis prirent le chemin de Woking, où la crémation a eu lieu vers cinq heures.

Dans ce mouvement russe, qui a produit tant de héros, Serge Stepniak était des plus marquants.

A l'âge de vingt ans, il avait déjà quitté sa position d'officier d'artillerie et faisait partie du cercle de Tchaïkovsky, où je l'ai connu pour la première fois vers la fin de 1872, avec Sophie Perovskaya et tant d'autres, morts en prison, exécutés, ou se mourant à l'heure actuelle en exil. Là déjà il était aimé de tous pour son courage, son dévouement, son caractère d'une admirable simplicité et d'une rare pureté.

Dans le mouvement *«vers le peuple»*, il fut un des premiers à parcourir les campagnes comme ouvrier d'un gros métier. Et lorsque commença le mouvement terroriste, il en fut encore un pionnier et un héros. L'histoire dira un jour ce qu'il a fait pour ce mouvement. Il lui imprima son vrai caractère.

Il n'avait que quarante-trois ans. Il est mort, plein de forces, de vigueur, d'espoir, de foi dans l'avenir. Ce jour même, son rêve de longtemps se réalisait. Il avait réussi à secouer la torpeur en Russie, et une revue, qui devait devenir un centre de ralliement pour les révolutionnaires et les mécontents en Russie, allait être fondée à Londres: il en avait rédigé l'article programme.

Les centaines de lettres et télégrammes reçus montrent ce qu'il était pour le mouvement russe. Il en était le vrai centre.

Ses écrits anglais sur la Russie - et ils font sept gros volumes - étaient imbus d'un amour profond pour le paysan surtout, de haine contre les oppresseurs. Sa *Russie souterraine*, son livre sur les paysans russes, ont exercé ici une influence profonde. Il croyait au mouvement populaire, et si le désespoir le prenait en voyant la soumission du paysan, il revivait, jeune et plein d'audace, dès qu'il apprenait les actes de révolte du paysan. Il croyait à la révolution populaire, mais il voyait aussi la nécessité de créer un mouvement dans les classes instruites qui rencontrât ce mouvement et lui donnât la main, au lieu de l'écraser. C'est à créer ce courant qu'il travaillait surtout.

Il ne supportait l'oppression nulle part. C'est pourquoi il prenait le fusil pour se joindre à l'insurrection des Balkans, à l'insurrection anarchiste de Bénévent, en Italie. Et quelques jours avant sa mort il eût été prêt à se lancer dans l'insurrection arménienne, si cela pouvait se faire. Il haïssait l'oppression de l'homme où qu'il la rencontrât, dans la vie des peuples, dans la famille, ou bien encore dans un parti. La tactique jacobine centraliste lui était détestable.

En Angleterre, ses écrits ont eu une immense influence. Il a su faire aimer en Angleterre le révolutionnaire russe, la femme russe, le paysan russe.

Ce qu'il a vécu pour son œuvre, sa compagne - qui a tout supporté avec lui depuis 1878 - pourrait, seule, le dire. Il avait raison de dire l'autre jour: *Le difficile n'est pas de mourir pour la cause, c'est de savoir vivre pour elle.*

Il ne connaissait absolument pas le sentiment de la peur, pas plus qu'un aveugle ne connaît les couleurs. Sa vie, il pouvait la donner à chaque instant.

L'amour-propre, ou encore le sentiment étroit de parti, lui étaient également inconnus. Il comprenait que pour renverser les oppresseurs, il faut une variété de partis. *Que chaque parti, que chaque nuance de parti, fassent leur œuvre, celle qui leur est propre*, disait-il. Le résultat sera bien meilleur que l'unité factice qui pourrait s'acheter par des alliances qui paralysent les forces. Mais il ne comprenait pas non plus qu'ils se fassent la guerre, quand il y a l'ennemi commun à renverser.

Cela venait chez lui d'un sentiment de justice invétéré. J'ai connu peu d'hommes l'ayant au même point. Il pouvait se tromper, faute de connaître toutes les circonstances des faits; mais du moment où il connaissait les motifs de telle ou telle action, il la comprenait; il en saisissait les mobiles les plus délicats. En cela, il comprenait l'homme comme le comprenaient les grands poètes.

S'il entendait parler d'une injustice, il était prêt à écraser de ses mains puissantes l'opresseur. Jamais je n'oublierai son visage quand je lui parlai de *Biribi* et du traitement de nos camarades en France, en Italie.

Et à côté de cela, comme toujours, c'était la douceur même. Les meilleurs moments qu'il avait passés en Amérique, c'était dans une école de nègres, entouré d'enfants nègres! Les enfants russes l'adoraient. Tous ceux qui l'ont connu, l'ont aimé profondément.

Aussi l'on a vu des enterrements plus imposants comme nombre: mais en verra-t-on où un sentiment de douleur plus profond se dégageât de la foule? Toute la presse l'a senti et l'a signalé.

Pierre KROPOTKINE.
